

La Croix

Autor(en): **Fourrier, Eugène**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **36 (1898)**

Heft 19

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-196883>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La Croix.

Le tailleur Louchu était un petit homme envieux, jaloux, se plaignant continuellement de son sort. Il avait pour voisin un ancien combattant de 1870, qui avait été amputé d'un bras à la suite d'une blessure reçue pendant la guerre franco-allemande; le manchot recevait une petite pension du gouvernement; de plus, il était titulaire d'un bureau de tabac qu'il gérait lui-même avec l'aide de sa femme.

Louchu enviait sa situation.

— En voilà un qui est heureux, répétait-il sans cesse, il a son pain gagné; il lui manque un membre: qu'est-ce que c'est que cela! il y est habitué et cela ne le gêne guère, tandis que moi, j'ai tous mes membres, mais je suis obligé de travailler toute la journée et quelquefois une partie de la nuit pour gagner ma vie et celle de ma femme. J'arrive avec peine à joindre les deux bouts; quand j'ai payé le propriétaire, le boucher, la patente, les impôts, il ne me reste rien et il faut toujours recommencer.

Sa jalousie éclatait surtout le jour où il payait son terme! il avait le même propriétaire que son voisin, le notaire Truchot, bonhomme toujours gai, sceptique et railleur, qu'il fatiguait de ses plaintes éternelles.

Ce jour-là, en allant payer son loyer, il rencontra dans l'escalier son voisin qui sortait de chez le propriétaire.

— Ah! dit-il en entrant chez le notaire, voilà un gaillard qui a de la chance; il lui est facile de payer son loyer, le gouvernement l'entretient.

— Vous oubliez qu'il a perdu un bras au service de la patrie, dit le notaire.

— La belle affaire! s'écria Louchu, il lui est bien payé.

— Vous en parlez à votre aise, reprit le notaire; c'est très pénible d'être estropié.

Je ne trouve pas, moi, dit Louchu; je donnerais volontiers un bras pour être pensionné.

— La plus petite infirmité est une lourde croix; êtes-vous certain que vous pourriez la porter?

— Oui, dit Louchu, pourvu que cela me rapporte.

— Eh bien, dit le notaire, goguenard, je vais vous mettre à l'épreuve; dès aujourd'hui, je vous tiens quitte de votre loyer si vous voulez porter la croix que je vais vous infliger, une toute petite croix.

— Laquelle? demanda Louchu avec inquiétude.

Le notaire prit un morceau de craie.

— Simplement celle-ci, dit-il: je vais vous tracer une croix dans le dos, tant que vous la porterez, vous ne me paierez pas.

Louchu éclata de rire.

— Si ce n'est que cela, dit-il, j'accepte; vous ne verrez plus la couleur de mon argent.

— Nous verrons, nous verrons, dit le notaire.

Louchu, enchanté, rentra chez lui; il s'assit devant son établi; tout à coup ses deux apprentis pouffèrent de rire.

— Qu'est-ce qui vous fait rire? demanda Louchu, vous feriez mieux de coudre.

— Patron, dit l'un, c'est que l'on vous a fait quelque chose dans le dos.

A ces mots, sa femme se retourna et aperçut la croix.

— Où t'es-tu fourré? s'écria-t-elle, tu es tout blanc; mais c'est une croix! Tu as été au café où, sans doute, quelque fainéant de tes amis s'est moqué de toi; tu n'as cependant pas besoin de cela pour avoir l'air d'un joicrisse.

— En voilà des histoires pour rien! dit Louchu.

— Pour rien! Mais regarde-toi dans une glace? Tu es marqué comme un veau que l'on mène à l'abattoir.

Approche-toi que je te brosse.

— Inutile, dit vivement Louchu; je te défends de toucher à mon dos.

— Est-ce que tu perds la raison?

— Et s'il me plaît d'être marqué?

— Moi, je ne le tolérerai pas; je ne veux pas que mon mari soit ridicule. Enlève ton habit que je le brosse.

— Je n'enlèverai rien du tout.

— Et moi je te dis que tu l'enlèveras! s'écria Mme Louchu qui prit son mari par un bras.

— Quelle furie! s'écria Louchu qui, ne voulant pas raconter ce qui s'était passé chez le notaire, en présence de ses apprentis, s'enfuit.

Dans la rue, les passants se retournaient; l'épicière lui cria:

— Monsieur Louchu, entrez donc que je vous

donne un coup de brosse, vous avez une grande croix dans le dos.

— Mêlez-vous de vos habits, répondit arrogantement Louchu qui continua son chemin.

Une voix douce l'appela:

— Monsieur Louchu, monsieur Louchu.

— Qu'est-ce qu'il y a encore? demanda Louchu en se retournant.

C'était une dame, femme d'un de ses meilleurs clients.

— On vous a tracé une croix dans le dos, dit-elle; qu'il y a donc des gens méchants!

— Occupez-vous de ce qui vous regarde, madame, dit Louchu, et laissez mon dos tranquille.

— Vous n'êtes qu'un malotru, monsieur Louchu, riposta la dame, je me souviendrai de votre grossièreté.

Comme il passait devant l'étal du boucher, le chien de celui-ci se mit à aboyer en le suivant.

— Vas-tu te taire, sale bête! s'écria le tailleur.

Le boucher accourut.

— Ici, Ture, dit-il; mais qu'est-ce que vous avez dans le dos?

— J'ai ce qu'il me plaît d'avoir et cela ne regarde personne, répondit Louchu.

— Nous ne sommes pas encore au carnaval; vous vous déguisez trop tôt, riposta le boucher.

Louchu arriva devant le collège, les élèves sortaient; quand ils aperçurent le dos du tailleur, ils se mirent à le huer.

— Il a une croix comme les ânes, dit un collégien.

— Hi han, hi han, firent les gamins en chœur.

— Vous n'y êtes pas, messieurs, dit un élève de rhétorique, monsieur est un croisé; il arrive de Palestine.

— Non, messieurs, reprit un futur Saint-Cyrien, monsieur revient du service; c'est un infirmier, il porte la croix des ambulances.

Louchu pressa le pas pour échapper à ses persécuteurs; il entra au *Café du Commerce* où il venait faire sa partie de piquet tous les dimanches.

Il trouva deux de ses amis et s'assit à leur table. Des jeunes gens qui jouaient au billard aperçurent la croix; d'abord ils rirent discrètement.

— Jusqu'à ce jour, dit l'un, les personnes décorées portaient la croix sur la poitrine; aujourd'hui, on la porte dans le dos.

— C'est l'ordre de la *Croix-Blanche*, remarqua un deuxième.

— Non, messieurs, ajouta un troisième, c'est un insigne religieux, monsieur est sans doute un moine, c'est un carme.

Louchu, qui avait commencé une partie de cartes, jouait tout de travers; il se retourna, furieux, et interpella les jeunes gens.

— Avez-vous fini de vous moquer de moi? demanda-t-il.

— Nous finirons quand vous cesserez d'être ridicule, dit un jeune homme.

— Vous êtes un polisson!

— Et vous un imbécile.

Louchu se leva et donna un soufflet au jeune homme. Les camarades du souffleté assaillirent le tailleur, les uns avec des cannes, les autres avec des tabourets. Le cafetier envoya chercher la police et une plainte fut déposée contre le tailleur.

Louchu était exaspéré, un de ses amis voulut le calmer.

— La cause de tout ceci, lui dit-il, c'est une grande croix qui orne ton dos; je vais te l'enlever.

— Je te défends de me toucher! s'écria Louchu.

— A ton aise, répondit son ami; si tu deviens fou, il faut t'enfermer; désormais, je ne te parlerai plus.

Louchu sortit; sur son passage, les gamins criaient: A la chienlit!

Quand il rentra chez lui, il était de fort méchante humeur.

Sa femme l'apostropha:

— J'en entends de belles sur ton compte, tu es la risée de toute la ville. Si l'on savait, jamais l'on ne se marierait.

— J'en sais quelque chose.

— Qu'est-ce que tu sais?

Louchu se retourna.

— Tu as encore cette croix dans le dos, s'écria sa femme, et tu oses rentrer! Ote ton habit.

— Je ne l'ôterai pas, dit Louchu; je suis bien le maître de mon dos.

— Et moi je te dis que tu l'ôteras! dit sa femme qui voulut le lui arracher.

Une lutte s'engagea; Louchu envoya un coup de poing à sa femme.

— Lâche! dit-elle, tu m'as frappée. Tu ne me reverras jamais; nous divorçons!

Elle sortit en faisant claquer les portes.

Louchu voulut la retenir, mais elle était déjà loin.

Resté seul, il fit d'amères réflexions. Il allait être poursuivi pour coups et blessures; il s'était brouillé avec son meilleur ami; sa femme venait de le quitter et voulait divorcer.

Il retira son habit et brossa furieusement la croix.

Le notaire avait raison, se dit-il, la plus petite croix est lourde à porter.

Ajoutons que cette nouvelle est inspirée d'un conte anglais. Eugène FOURRIER.

Onna vilha que va ao concert.

Quand on va sâi ao théâtre, sâi à n'on bañquet d'abbayi et que y'ein a l'on qu'ein a tsantâ 'na tota galêza, âobin qu'a fê on bio toste. on tappè trê ti avouè lè mans et on rolliè avouè lè pi ein boailant on part dè iadzo: bisse! bisse! Et cè que tsantè dâi rederè onco on iadzo la mima et cè que minè lo mor dâi recoumeinci: Citoyens vaudois de tous les cantons, etc.

On certain Paivron que tint boutequâ pè Lozèna avâi 'na galêza felhie, la Diustine, que ti lè valottets reluquâvont, et coumeint clia damuzalla avâi gaillâ à preteindrè et que ne sè tsaillessâi pas dè sè teni vâi la banqua po veindre dè la secoria, âobin pèzâ dè la casse-narda, Paivron s'est décidâ dè l'âi fèrè bailli dâi z'alegès dè musica et la fe eintrâ dein la Societâ de chant l'Harmonica, kâ la Diustine avâi 'na balla voix et tsantavè coumeint 'na mayeintse.

Onna nè que clia societâ dévessâi bailli on concert, clia damuzallès s'ètion bin recordâie et la Diustine ein avâi apprâi dâi totès galèzes que dévessâi tsantâ soletta avouè on dzouveno luron qu'étâi on tot fin po djuî dè la cliouta et on outro qu'accompagnivè sur le clavecin.

La mère à Paivron, 'na bouna vilha que demâoravè pè Velâ Bozon, étâi justameint venia ein visita tsi son valet et coumeint dè justo, l'ont ressi po la fèrè allâ à cè concert, et l'ont tant fè que l'âi est z'ua.

Cè concert est z' adrà bin, et la Diustine s'ein est teria à l'honneu, kâ tsaquîè iadzo que le tsantavè lo mondo criavè bisse! bisse! et l'étâi d'obedja dè recoumeinci on part dè versets. — Ma fâi cein éclipsâvè on pou lè z'auto que n'ein poivant pas fèrè atant et que nion ne bissâvè.

Lo leindèman quand on demândè à la vilha coumeint l'avâi trovâ cè concert et se la Diustine avâi bin tsantâ, le repond:

— Po on bio concert, n'y a rein à derè, c'étâi on bio concert; mâ vo faut pas tant braguâ vòtra Diustine, kâ ne tsantè pas asse bin què lè z'auto, pisque tsaquîè iadzo que tsantavè, fasion on boucan d'einfai po l'âi fèrè recoumeinci la mima. Paret que fasâi dâi faussets po cein que ne s'étâi pas prâo recordâie!

C. T.

La Pierre à Niton

(GENEVOIS ET VAUDOIS).

C'était quelque temps après une hausse extraordinaire des eaux du Léman, qui avait causé de nombreux dégâts sur la rive vaudoise.

Un de nos grands vigneron de Lavaux, dont les propriétés avaient été gravement atteintes, était furieux contre nos voisins et leurs forces motrices. Un jour qu'il avait pris le bateau pour Genève, il y rencontra un Genevois avec lequel il entre pat hasard en conversation, et profite de l'occasion pour lui dire tout ce qu'il pensait sur la question des eaux du lac: « Je ne comprends pas, fit-il, sur un